

La grande traversée

ENTRETIEN AVEC CHRISTIANE GERMAIN

On lui doit, entre autres, *Ernest et Célestine* (période Duculot), les premiers livres de Mario Ramos et ceux de Kitty Crowther (période Pastel). Quarante ans durant, Christiane Germain a été la figure centrale de l'édition pour la jeunesse belge francophone.

Il faut pourtant insister et aller jusqu'à Liège pour partager un café et quelques souvenirs avec cette grande éditrice, souvenirs qu'elle évoque avec simplicité mais dont elle ne nourrit surtout pas le culte.

↓
Mario Ramos : affiche pour
L'École des loisirs-Pastel.
© L'École des loisirs.



Vous avez commencé par des études de cinéma à l'Insa¹ mais, dès 22 ans, vous vous retrouvez dans l'édition. Nous sommes en 1970 et vous aller explorer ce métier pendant quarante ans...

Christiane Germain: En 1970, j'avais 22 ans, Duculot cherchait une secrétaire d'édition et j'ai été sélectionnée. Ma formation, c'était en effet l'Insa et la réalisation théâtre mais, quand j'étais petite, je voulais être critique littéraire. Duculot était une maison sérieuse, qui publiait le célèbre *Grevisse*, des ouvrages de théologie, des ouvrages universitaires. Mais je n'ai pas fait de secrétariat très longtemps... Dans leurs cartons, ils avaient l'idée de créer un catalogue jeunesse... L'éditeur pour qui je travaillais – l'unique éditeur de la maison – m'a assez rapidement dit qu'il préférerait que ce soit moi qui m'occupe de ce projet jeunesse. C'est comme ça que j'ai commencé, par une collection sur les animaux, «Safari» – avec un animateur de la télévision belge très célèbre à l'époque. Et puis je me suis lancée dans la collection «Travelling», pour les adolescents. L'idée était d'aborder des sujets de société, d'être dans le temps présent.

Un terme cinématographique...

«Travelling» n'était pas pris au sens de voyage mais au sens du mouvement de caméra. C'est une collection qui a bien marché en librairie mais, surtout, cette collection a été très vite adoptée par les écoles (ce que l'on appelle le secondaire en Belgique et que vous appelez collège en France).

C'était à l'époque la première collection à se rapprocher autant du monde contemporain et de la vie quotidienne des adolescents.

Au début j'ai acheté pas mal de livres en Angleterre, aux États-Unis, en Italie... Le premier titre nous avait été donné par Huguette Piroette (*L'Enfer des orchidées*, sur la déforestation et le génocide des Indiens du Brésil). Puis les manuscrits sont arrivés. De Belgique, de France : Michel Grimaud, Bernard Barokas, rencontré à la foire de Bruxelles ; Pierre Pelot, Jean-Paul Nozière... Les auteurs abordaient des sujets d'une grande variété : la condition des travailleurs immigrés (Bernard Barokas, *La Révolte d'Ayachi*), les désarrois de l'adolescence (*Les Tilleuls verts de la promenade* de Ber-

nard Barokas ou le célèbre *Robinson du métro*, de Felice Holman), la vie au Zaïre² (*L'Herbe naïve*, France Bastia)... Il y aura aussi Travelling sur le futur et les biographies Travelling.

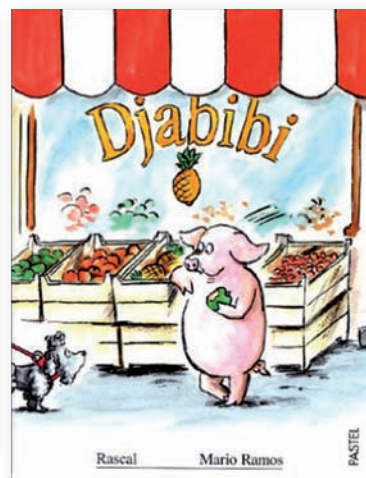
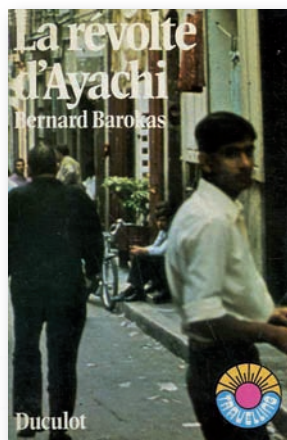
Après le documentaire et le roman pour les ados, vous vous faite éditrice d'albums...

En me promenant à la foire de Francfort, en 1972, je tombe sur un album tchèque, *La Petite fille et la pluie*, de Milena Lukesová. J'ai eu l'intuition que c'était un album pour la France. J'ai demandé à mon éditeur si on pouvait faire l'essai de publier un album. Pourquoi pas ? Ils ont accepté. Il était un peu perdu tout seul dans le catalogue mais il a pourtant eu beaucoup de succès. Autant en France qu'en Belgique, et d'ailleurs, je ne fais pas de différence entre les deux. Alors nous avons continué, d'autant que très vite, est arrivé *Ernest et Célestine*...

Ernest et Célestine, c'est un moment important pour vous...

Monique Martin était connue comme peintre et aquarelliste mais, pour vivre, elle faisait aussi des cartes d'anniversaire ou de vœux. Une de ses amies, Pili Mandelbaum, m'a téléphoné pour me conseiller de rencontrer Monique Martin qui n'osait pas m'appeler. Pili voulait me convaincre que cette artiste pouvait faire des choses extraordinaires en jeunesse. J'ai appelé Monique Martin qui, c'est vrai, était très timide. Je suis allée chez elle, j'ai vu ses cartes, ses dessins. Elle m'a montré *Un jour un chien*, en noir et blanc, beaucoup plus long que ce qui a été publié ensuite. J'ai eu le sentiment qu'entre son œuvre personnelle de peintre et ses cartes, il y avait quelque chose, un espace. Je me souviens de lui avoir dit, et ça a été déterminant, «Je vous vois faire des maisons maisons, des tables tables, des vrais objets». C'est en captant cette suggestion qu'elle s'est lancée. Le lendemain, elle m'a téléphoné. «J'ai trouvé, m'a-t-elle dit. Un ours et une souris ça vous conviendrait ?» C'est comme ça que *Ernest et Célestine* a commencé. *Un jour un chien*, qui n'est pas un livre pour enfants, paraîtra bien plus tard.

On a présenté l'album *Ernest et Célestine ont perdu Siméon* à Bologne et il s'est vendu d'emblée dans dix pays ! C'était fou, énorme, on faisait la queue



devant notre stand. Ce succès a imposé Duculot comme éditeur jeunesse. Et ça m'a donné une grande liberté. Les projets venaient à nous. J'achetais aux États-Unis aussi, Martha Alexander par exemple (*Pas de canard dans ma baignoire, N'aie pas peur Teddy, je te protégerai des bêtes sauvages, Ma bibliothèque*).

Puisque vos livres étaient largement diffusés en France, le public Français entrerait-il en ligne de compte dans vos choix ?

Non ! Vraiment pas. Je fonctionnais au coup de cœur, sans vraiment me poser la question du public.

Au tournant des années 1990, Duculot, maison familiale, est revendue en partie à De Boeck (Grevisse et le catalogue universitaire), en partie à Casterman (le catalogue jeunesse). Mais vous, à ce moment-là, vous avez un autre projet...

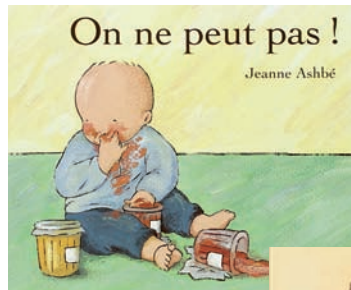
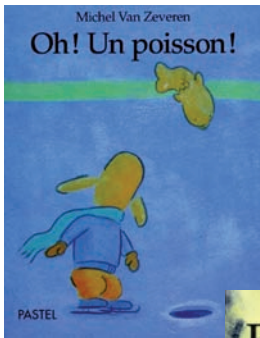
À la demande d'Arthur Hubschmid, je suis repartie de rien pour créer un catalogue pour L'École des loisirs en Belgique, à Bruxelles. Pastel n'a pas le statut d'une entreprise belge mais c'est le bureau belge d'un éditeur français. J'avais une assistante, nous travaillions à deux, et notre liberté éditoriale était totale. Le nombre de titres publiés

chaque année a augmenté petit à petit et puis s'est stabilisé.

Pour commencer, j'ai travaillé avec Pili Mandelbaum, l'amie de Gabrielle Vincent. J'ai acheté aussi *Tu ne dors pas petit ours*, de Martin Waddell. Claude K. Dubois aussi fait partie de l'équipe du début. Je l'avais rencontrée à sa sortie de Saint-Luc³. Dans mon souvenir, ce démarrage n'est pas associé à une idée de difficulté. Pourtant, il n'est pas facile de demander à des représentants⁴ de travailler sur un nouveau catalogue, mais ils ont joué le jeu.

C'était le début d'une nouvelle aventure...

Le catalogue s'est construit petit à petit. Nous avons eu des succès dès le départ, ce qui nous a beaucoup aidés. *Tu ne dors pas petit ours* nous a assuré un démarrage assez fulgurant ! Un tel succès dans la première salve de cinq titres nous a donné à la fois de la visibilité et la confiance de L'École des loisirs. Puis Mario Ramos (*Djabibi*, 1992) est arrivé, et ses livres ont tout de suite bien marché eux aussi. Et Rascal, qui est autant auteur qu'illustrateur (*1, 2, 3, cachez tout, la voilà !*, 1992). Un peu plus tard, il y a Jeanne Ashbé (*On ne peut pas*, 1994). Carl Norac (*Némo et le volcan*, illustrations de Joos, 1995) nous a aussi apporté des textes formidables.



↓
Kitty Crowther: *Mon Royaume*,
Pastel, 1994



Émile Jadoul (*Badaboum*, 1998), Jean Van Zeveren (*Oh, un poisson!*, 1999)... Et Kitty Crowther bien sûr, que j'ai découverte à son jury de fin d'études et dont nous avons publié *Mon royaume* en 1994. Un jour je les ai comptés et ça faisait une quarantaine d'auteurs!

Pendant ces années Pastel, l'édition belge francophone se modifie. Après le rachat de Duculot, c'est Casterman qui va être racheté à son tour par Flammarion et appartient aujourd'hui à Gallimard. Vu de France, on a l'impression qu'il n'y a plus de grands éditeurs de langue française en Belgique...

En effet, il n'y a pas de grands éditeurs en Belgique francophone. Il y en a davantage en Flandre me semble-t-il. Et c'est encore plus marquant pour ce qui concerne la littérature. Un auteur de roman va se tourner naturellement vers les grandes maisons françaises, et on ne peut pas lui donner tort.

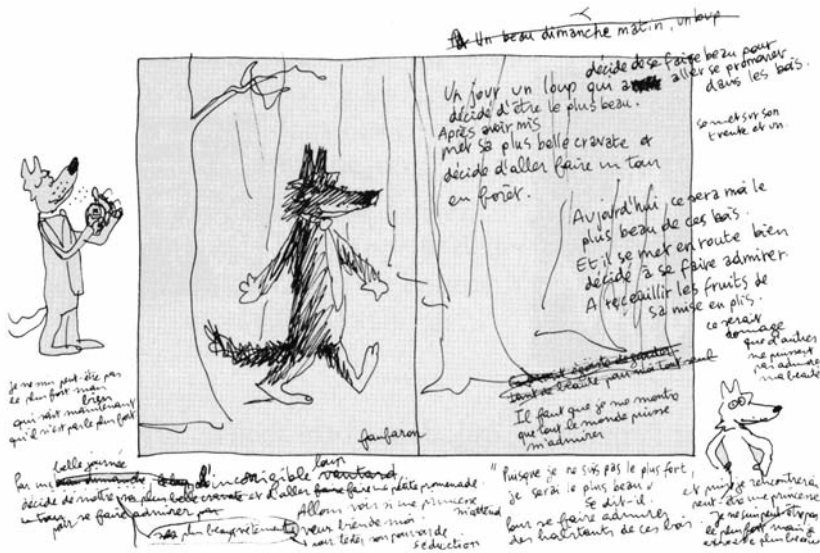
Ce que nous ont dit également Emmanuèle Sandron et Thomas Lavachery.

Rien ne nous empêcherait pourtant de publier des romans jeunesse (ce que j'ai fait avec «Travelling» chez Duculot). En fait, proportionnellement, je

crois que l'on a plus d'artistes illustrateurs ici et en Flandre qu'en France. Si je dois me risquer à une explication, je dirais que la Belgique, un peu comme l'Alsace ou la Suisse, est un pays un peu compliqué au niveau linguistique, donc l'expression graphique peut prendre le dessus, parce que c'est une langue qui se partage plus facilement. L'image voyage mieux... Cela se retrouve aussi dans le dynamisme de nos écoles d'art, et pas seulement en illustration (pour la mode à La Cambre et à Anvers). Je pense que tout cela porte les traces de nos difficultés à vivre à cheval sur plusieurs langues.

Chez Pastel, vous avez également publié des auteurs flamands.

Quelques-uns. En général je passais par leur éditeur mais parfois je travaillais en direct avec eux. C'est comme cela que ça s'est passé pour Carll Cneut par exemple. J'avais acheté *La Fée sorcière*, que j'avais trouvé très fort. Un jour, j'ai eu un texte de Carl Norac qui m'a semblé être pour lui. Carll est venu à Bruxelles et ça n'a pas été plus compliqué que ça. Nous avons un accord avec De Eenhoorn pour que ce soit eux qui l'éditionnent en Flandre. Il y en a d'autres... Kristien Aertssen par exemple. Mais l'atmosphère des illustrateurs et des auteurs



Crayonné de Mario Ramos pour *C'est moi le plus beau!*, Pastel, 2006.

flamands est parfois un peu difficile à faire passer en francophonie. C'est plus nordique, et il y a des albums flamands que je n'ai pas osé faire. Mais je me trompais peut-être...

Au fil des années, vos livres, même s'ils étaient dans un catalogue distinct, sont venus enrichir celui de L'École des loisirs. En quoi, selon vous, étaient-ils différents?

Je ne peux pas avoir le recul pour le voir. C'est à vous de me le dire! Je travaillais avec mes auteurs, majoritairement belges, mais je n'ai pas essayé de me différencier. Simplement, avec Arthur Hubschmid, nous prenions soin de ne pas croiser nos auteurs, que nos catalogues ne se gênent pas l'un l'autre. Même si j'avais aussi des auteurs français qui venaient chez Pastel parce qu'ils se sentaient bien dans ce catalogue.

En 2009, après quarante années passées dans l'édition, vous laissez Pastel entre les mains d'Odile Josselin qui travaillait avec vous depuis dix ans déjà. Vous fermez cette porte pour en ouvrir de nouvelles...

Mon identité de personne était trop liée à mon identité d'éditrice et j'avais besoin de savoir qui je pouvais être sans ça. Aujourd'hui, je suis psycho-

thérapeute, et on me dit que ce n'est pas sans rapport avec le métier d'éditeur, où nous sommes si proches des auteurs avec qui nous travaillons!

Il n'empêche qu'en refermant cette porte, vous avez sans doute emporté avec vous quelques livres qui vous sont particulièrement chers...

En vrai, la liste serait très très longue...

Disons cinq, six titres...

Ernest et Célestine ont perdu Siméon (publiés chez Duculot), parce que c'est le premier titre d'une rencontre avec une artiste exceptionnelle qui exprime les sentiments avec une finesse rare.

Flon Flon et Musette, parce que c'est un album qui réussit à parler de la guerre à de tout jeunes enfants et aussi parce que je trouve extraordinaire le talent à la fois graphique et narratif d'Elzbieta.

Cassandra, de Rascal et Claude K. Dubois, parce que l'histoire est tellement généreuse et les dessins subtils et aussi parce que c'est un album qui a impliqué une étroite collaboration auteur / illustratrice / éditrice.

Princesse Aasta, de Stina Langlo Ordal, un album venu du Nord pour lequel j'ai eu un réel coup de foudre et qui n'a jamais trouvé son public. Je l'adore!

Petite histoire d'amour, de Marit Tornqvist, un coup de foudre personnel pour un album subtil et tellement sensible (mais pas vraiment accessible aux enfants). Il vient de Hollande.

C'est moi le plus fort, Mario Ramos au sommet de son talent et de son humour. Dès les premiers croquis, j'ai cru à son succès. J'adore! Mario Ramos nous a malheureusement quittés il y a deux ans. Une histoire triste alors qu'il savait tellement bien nous faire rire!

Mon Royaume, parce que j'aime tout ce que fait Kitty mais ce livre-là marque le début de notre collaboration. J'en garde l'émotion...

Et puis aussi *Aboie, Georges!*, de Jules Feiffer, un Américain, sans doute le livre le plus drôle que j'ai publié.

Vous voyez, j'en ai déjà huit...

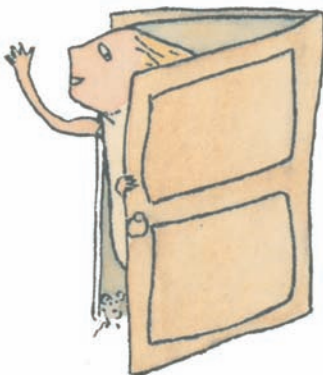
Vous concluez par l'humour, dont on dit qu'il est un trésor national belge...

Il y a un esprit belge, que l'on retrouve dans notre cinéma, qui est très particulier. On est un peu «jetés» en Belgique. On aime bien provoquer, et on a un côté libre-penseur. Regardez *Quand la mer monte*, pour moi, cette émotion, il n'y a que nous qui savons faire ça. ●

Propos recueillis par Marie Lallouet, à Liège, le 22 janvier 2015.

↓

Kitty Crowther : *Mon Royaume*, Pastel, 1994



POST-SCRIPTUM

Qu'a donc apporté Pastel à L'École des loisirs? Puisque Christiane Germain n'avait pas la réponse à cette question, nous l'avons reposée à Jean Delas, alors co-directeur, avec Jean Fabre, de la maison d'édition de la rue de Sèvres.

Jean Delas: Avec Arthur Hubschmid, nous connaissions bien le travail qu'avait accompli Christiane chez Duculot et nous nous croisions à Bologne et à Francfort. Elle avait envie de changer d'air et nous avions envie de nous développer hors de France. C'est comme cela que ce projet a vu le jour. Christiane a rassemblé autour d'elle toute une équipe d'auteurs formidables! La créativité de la Belgique et de ses écoles est incroyable, unique! De fait, avec Pastel, nous sommes devenus le premier éditeur belge de littérature jeunesse.

Cela ne répond pas tout à fait à la question...

Jean Delas: C'était avant tout une différence de sensibilité entre deux personnes. Arthur était un peu réticent sur les sensibilités anglaises, trop *sweet* pour lui, alors que Christiane s'y sentait bien. Il y avait plus de douceur, plus de tendresse dans la ligne éditoriale de Pastel, regardez Jeanne Ashbé, Claude K. Dubois... Et un côté plus nordique aussi. Et puis surtout, on ne peut pas dire que l'humour soit la qualité première d'Arthur Hubschmid (qu'il me pardonne) alors que les auteurs de Pastel en débordaient : Ramos, Englebert, Van Zeveren... ●

1. Institut Supérieur des Arts du spectacle, qui forme aux métiers du théâtre, du cinéma et de l'audiovisuel.

2. Propriété personnelle et lucrative du roi des Belges de 1908 à 1960, le Congo belge est devenu, après son indépendance, la république du Zaïre (1971-1997) et s'appelle aujourd'hui la République démocratique du Congo. L'immense succès du livre consacré par le grand auteur flamand David Van Reybrouck à ce sujet (*Congo*, publié en France par Actes Sud en 2012, traduction Isabelle Rosselin) donne la mesure du poids traumatique de cet épisode colonial dans l'histoire de la Belgique.

3. Saint-Luc est un réseau d'écoles d'art fondé en Belgique à la fin du XIX^e siècle. À Bruxelles, Liège et Tournai, ces écoles renommées accueillent aussi de nombreux étudiants français.

4. Outre l'équipe des représentants pour la France, il y avait un représentant pour la Belgique.